

University of San Diego

Digital USD

Articles de Jane Misme

Articles

1920

La Femme infériorisée dans l'éducation intellectuelle

Jane Misme

Michèle C. Magnin

University of San Diego, mmagnin@sandiego.edu

Follow this and additional works at: <https://digital.sandiego.edu/misme-articles1>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Digital USD Citation

Misme, Jane and Magnin, Michèle C., "La Femme infériorisée dans l'éducation intellectuelle" (1920).
Articles de Jane Misme. 3.

<https://digital.sandiego.edu/misme-articles1/3>

This Transcription is brought to you for free and open access by the Articles at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Articles de Jane Misme by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact digital@sandiego.edu.

LA FEMME INFÉRIORISÉE DANS L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE

INDEX : *Instruction des femmes – Infériorité naturelle de la femme - Troisième République – Apprentissage professionnel des femmes – Grèce (Antique) – Égalité des sexes – Éducation publique féminine et démocratie – Instruction primaire et secondaire obligatoires – Subordination féminine – Affaiblissement de la femme par l'absence d'éducation physique*

[Réservé pour chap. 14]

C'est sur ce point que la lutte pour le relèvement féminin est la plus ancienne. Pourquoi ? Il serait infiniment intéressant mais trop long pour notre cadre de l'examiner en détail. Disons seulement que ce fut en cette matière que, par la force des choses, des preuves isolées mais certaines surgirent le plus vite pour démentir la convention d'infériorité naturelle de la femme.

La société refusa d'instruire les femmes en général, comme très longtemps, elle refusa d'instruire les classes que l'on voulait garder inférieures – parce que ce n'est pas une plaisanterie de dire que l'instruction mène à tout : il fallut en France attendre la Troisième République pour que l'instruction publique des filles devînt une institution d'état tandis que pour les garçons dès la sortie des temps barbares l'enseignement universitaire s'organisait. Mais par bonheur, le droit de s'instruire dénié aux femmes comme au peuple par l'usage et entravé par le refus des moyens de l'exercer restait entier pour quiconque parmi « les interdits » de l'intelligence trouvait personnellement par hasard ou par énergie ces moyens.

Le hasard, pour les femmes, ce fut d'abord le plus souvent leurs rapports particuliers avec des hommes instruits qui amants ou pères – maris rarement – voulurent noblement partager avec elles leurs lumières ou y trouvèrent intérêt pour leurs propres études ou pour leur plaisir. Rappelons que, en Grèce, l'apprentissage professionnel des courtisanes, [mot illisible] infirmière, profession libérale admise pour les femmes - comme aujourd'hui au Japon, comportait une éducation intellectuelle refusée aux futures épouses. Et ceci correspond à ce jeu de balance que nous avons signalé dans notre examen de l'origine de la subordination féminine et de ses accidents. D'une part les émancipées qui grâce au pouvoir d'amour exploitent sans l'inquiéter l'homme en s'asservissant à ses goûts et à son mépris, de l'autre les régulières achetant sa protection et son estime par une infériorité imposée et d'ailleurs consentie. Nous savons aussi que l'étude fleurit dans les couvents de femmes – autres émancipées dont le pouvoir de l'homme n'a, semble-t-il, rien à redouter, puisqu'elles ne prétendent rien sur lui.

Et enfin, dans la famille, des unités privilégiées bénéficient de la hauteur d'esprit de leur père, de leur frère, de leur mari plus rarement, ou de l'utilité qu'elles lui purent être. Aussi, grâce à ces démonstrations isolées, la première question féministe qui vraiment se pose et se généralise est celle du droit des femmes en général à l'instruction.

C'est sur ce point que la lutte pour le relèvement féminin est la plus ancienne et fut longtemps la plus vive ; nous avons vu qu'au dix-septième siècle la querelle commencée dans l'antiquité prit dans les préoccupations de l'élite une place prépondérante et que les partisans de l'instruction des filles gagnaient du terrain. C'est sur ce point que s'est réalisé de nos jours le

plus grand progrès vers l'égalité des sexes. L'idée que la femme n'a pas besoin d'être instruite, que la distinction du pourpoint et du haut de chausses suffit à ses capacités est presque complètement effacé de la conscience publique. On a cessé de considérer que l'ignorance des femmes était une condition nécessaire de leur état de subordination ; il leur est permis désormais de s'instruire sans ... [page omise]

Osons tout dire, et avouons que si l'instruction des filles a tout à coup perdu après 1870 son caractère inquiétant pour l'ordre social, ce n'est point une subite conversion des maîtres du nouveau régime au principe de l'égalité des sexes, contenue pourtant dans le principe démocratique. Ce fut une conséquence empirique des besoins de ce nouveau régime, un simple fait de sa politique. La République institua l'instruction des filles afin de concurrencer ses adversaires qui seuls avaient en mains tout ce qui existait pour l'éducation publique féminine ; par la force du progrès qui une fois lancé continua, l'enseignement secondaire suivit. Notons qu'il fallut ensuite des luttes et de nouveaux besoins politiques pour que les enseignées devinssent enseignantes ; mais que l'enseignement n'était nullement destiné à faire des filles les égales de l'homme et que l'on s'évertua à lui garder un caractère féminin.

[Pages omises] L'instruction primaire obligatoire pour les deux sexes n'a pas encore un demi-siècle de date, l'instruction secondaire créée au même moment en 1889 n'est point encore égale pour les garçons et pour les filles ; et cependant les preuves de l'intelligence féminine chaque jour données suffisent à démentir « l'imbecilitus sexus » dont le passé avait flétri la femme. Partout où les femmes travaillent avec les hommes elles montrent des capacités pareilles et nous avons vu d'ailleurs autre part qu'en France des cabales se former contre des femmes qui réussissaient mieux que les garçons. Ne disons pas qu'elles valent mieux. Mais elles travaillent plus sérieusement. Et ce sera un des premiers effets de l'émancipation intellectuelle des femmes qu'elle réagira contre le relâchement que dans leur privilège les hommes gagnaient. On ne voit point sans douleur le gaspillage que tant de fils de la bourgeoisie ont fait de leurs années d'études ; et de plus une réaction contre la brutalité et la sottise des mœurs écolières masculines qui faisait partie du gaspillage de la jeunesse.

Avocats, médecins, ingénieurs, économistes, historiens, critiques, femmes le sont devenues.

Cependant, ne croyons pas que le préjugé ait tout à fait désarmé et que les intellectuels en général abdiquent leur supériorité. Les femmes n'ont pas de génie. Attendons. [...]

LA SUBORDINATION FÉMININE DANS L'ÉDUCATION

Le berceau du nouveau-né mâle est bleu, celui de la fille rose ; c'est le symbole de tout son pouvoir, le monde où ils entrent va s'évertuer à différencier leurs âmes et leurs apparences.

On ne saurait prétendre que les bébés naissant manifestent des capacités distinctes selon leur sexe. D'ailleurs, signalés de bleu ou de rose, les personnages en maillot sont traités pareillement.

Mais, dès que l'intelligence des enfants et leur volonté s'éveillent, l'idée de la supériorité de l'homme, de l'infériorité de la femme s'empare de leur éducation ; on dresse le

garçon pour le commandement, la fille pour la soumission. Non seulement on ne cultive point en celle-ci les facultés propres à garantir l'indépendance de l'individu, mais on les détruit systématiquement. Un coup d'œil sur les coutumes éducatives le certifiera.

LA FEMME AFFAIBLIE PAR SON EDUCATION PHYSIQUE

On se rappelle sans doute assez pour que nous n'ayons pas à le répéter, ce que nous avons dit précisément des heureux effets de l'exercice physique sur le corps féminin. Or comme aux animaux et aux plantes qu'on veut garder nains c'est une culture atrophiante qu'on a appliquée et qu'on applique à la femme.

Dès que les tout petits marchent le garçon seul a permission de satisfaire un des plus impérieux besoins de l'enfance : le mouvement. « Cours ! » lui dit-on ; et à la fille : « Assieds-toi ». On s'émerveille de la turbulence du frère : « un garçon c'est diable ! » et on réprime sévèrement celle de la sœur. Pour plus de sûreté on empêche les petites d'ajustements gênants : « Une fille, c'est coquet ! » Des allures vives disqualifient une jeune demoiselle en qui la langueur est au contraire une grâce. Pourtant que de fillettes nées diables et sans respect pour les robes ; que de garçons placides et amoureux de toilette. Bien qu'attaquée énergiquement depuis plus d'un quart de siècle par les hygiénistes et quelques pédagogues d'avant-garde l'usage reste solide ; un récent projet de réforme scolaire ne prévoit encore la gymnastique que pour les garçons et la remplace pour les filles par l'enseignement ménager.

L'opinion acquise applique ces faits par un souci prudent de ménager la faiblesse innée des femmes et aussi par un généreux désir de les en consoler en leur en faisant une parure. Ici intervient, et à chacun des points de notre examen nous aurons à le relever, ce phénomène d'hypocrisie sociale que nous avons noté et d'après lequel les conditions assurant le despotisme masculin s'ornent des motifs les plus poétiques. La femme est faible ménageons-la, protégeons-la, admirons-la pour sa faiblesse enseigne la tradition, commençons dès l'enfance. La majorité des hommes pense ainsi sincèrement et les millions de mères qui ont élevé leurs filles ou les élèvent dans du coton ont cru fermement les rendre aussi solides que possible. Il n'est pas moins vrai qu'une telle conception de l'éducation physique féminine correspond au plan des sociétés qui institue l'homme maître et veut que la femme ait besoin de lui en toutes choses pour lui rester sujette. On l'élève donc pour qu'elle soit la plus faible. On commet ainsi avec les meilleures intentions une sorte de crime contre la femme et qui ne profite certes en rien à la famille et à la société pour le soi-disant bien duquel la règle est établie. En effet, à mesure que vieillissent les civilisations l'indigence physique des femmes croît et les livre à mille maux. Insuffisantes pour l'épreuve de la maternité, elles enfantent toujours moins, leurs petits naissent toujours moins robustes et meurent davantage. Elles tombent de plus en plus à la charge de l'homme. En somme dégénérescence de la femme et de la race ; décadence de la famille, décadence de la nation dont l'activité et la puissance défensives sont réduites, voilà le fruit du préjugé qui condamnant les femmes pour une faiblesse supposée et en vue d'intérêts mal compris à des habitudes sédentaires les ont véritablement affaiblies.

Ces notes manuscrites se trouvent dans le Fonds Jane Misme, CARTON I – Chemise B [« La femme infériorisée dans l'éducation intellectuelle » et « La subordination féminine dans l'éducation ». Extraits]

Si ce texte vous a intéressé, vous trouverez aussi ces articles de marguerite Durand intéressants et pertinents :